

Olivier Defourny

LE CADAVRE DU BOIS-NU

Nouvelle primée (mention)

à l'occasion du concours de nouvelles 2014 organisé par la Police de Liège

Cette histoire constitue un échantillon gratuit du recueil de nouvelles policières *Tombent les hommes*.

Le commandant Aristide-Léon de Santerre avait-il du remords ? C'était peu probable. Par contre, il avait des principes ; c'est ceux-là mêmes qui lui avaient fait parcourir les quelques kilomètres qui séparaient le bivouac militaire de la fermette de René Robuchon. Après tout, si lui et ses hommes avaient pu manger de la viande à midi, c'était grâce au vieil éclopé.

Il descendit péniblement de sa monture, cria en direction de la mesure isolée et retira une boîte métallique du sac attaché à la selle.

— Robuchon ! s'époumona-t-il une nouvelle fois dans une grimace.

La petite ferme aux briques irrégulières ne paraissait pas vouloir s'animer. Le commandant tambourina à la porte — trois ou quatre coups secs. Ce simple effort l'essouffla. Fichue guerre ! Quatre jours qu'il traversait le pays en compagnie de son bataillon de réserve, et déjà ses forces avaient faibli. Pourtant, il disposait d'un cheval, lui... Ah ! Sans cette vache tombée du ciel, Dieu sait dans quel état lui et ses fantassins seraient arrivés sur le champ de bataille !

Il n'y avait personne dans la fermette. Que devait-il faire ? Laisser la boîte sur le devant, au risque que les rats en chapardent le contenu ? La reprendre pour agrémenter ses trois

prochains repas ? Il se retourna et scruta l'horizon. Seuls quelques arbustes pétrifiés se dressaient sur les cultures en friche — funeste paysage endormi. Peut-être que le vieux se trouvait de l'autre côté de la propriété, près de l'enclos et de l'étable qui jouxtaient l'orée du Bois-Nu ? Il contourna l'amas de brique et, de fait, aperçut Robuchon qui, au loin, clopin-clopant, à rythme lent, descendait la douce pente entre la forêt et sa demeure, un panier à la main. Ses vêtements amples dissimulaient mal sa jambe de bois. Sa démarche saccadée donnait même l'impression que, plutôt qu'un homme, c'était un squelette désarticulé qui claudiquait. Sa maigreur maladive surpassait celle du commandant Santerre.

— Vous tombez bien ! aboya l'unijambiste avec agitation. Je dois vous parler !

L'officier voulut couper court à toute nouvelle contestation des événements de la veille :

— Vous pourrez vous faire rembourser par l'état-major, je vous le garantis. D'ailleurs, pour vous prouver que je suis quelqu'un de parole, je vous apporte les trois entrecôtes promises hier. Elles ont été immédiatement salées et ne...

Robuchon fit un signe de main agacé pour mettre fin au bavardage intempestif et déclara :

— Il y a un corps dans le Bois-Nu. Un militaire, comme vous. Salement amoché. Un crime, sans aucun doute... Vous permettez ?

Le vieil homme s'empara de la boîte métallique, l'ouvrit, la renifla et lança :

— Si ce n'est pas malheureux. Tout ce qu'il me reste de ma vache ! Je vous demande comment je vais passer l'hiver sans

réserves, moi ! De mon temps, l'armée avait des principes. Nous préférions marcher le ventre vide plutôt que de dépouiller les vieillards sans défense que nous croisions.

Robuchon pénétra à l'intérieur de la fermette en poursuivant son âcre monologue. Santerre, derrière lui, ne l'écoutait déjà plus. Un crime ! Cela le replongeait des mois et des mois en arrière, en cette période d'oisiveté lors de laquelle il aidait la police à résoudre certains meurtres mystérieux perpétrés aux quatre coins du pays. Ce simple mot, « crime », l'avait sorti d'une interminable torpeur ; cela faisait une éternité qu'il n'avait plus ressenti la petite flamme de vie qui, subitement, venait de rallumer son cœur. À une vitesse folle, son cerveau ressuscitait toutes les ficelles du fin limier ; il allait en avoir besoin. Pendant ce temps, l'éclopé enfouissait les trois entrecôtes dans un volumineux saloir.

— Il y avait de la place pour une vache entière, si pas deux ! se plaignait-il en s'exécutant.

Trois minutes plus tard, les deux hommes se trouvaient à l'extérieur. Leurs frêles silhouettes prirent deux directions opposées.

— Que faites-vous, bon sang ? protesta Robuchon dans un nouvel accès d'énervement. Laissez donc cette pauvre bête tranquille ! Vous devrez de toute manière l'abandonner dès les premiers mètres de forêt. Vous et les animaux... Allez, suivez-moi !

Le commandant fusilla le fermier du regard, mais ne répondit pas. Mieux valait ne pas froisser le témoin principal outre mesure. Il attacha sa monture à un poteau et joignit ses pas à ceux du vieil homme. La claudication de l'unijambiste les

ralentissait. Santerre s'en accommoda : lors de ses précédentes enquêtes, il avait appris à rentabiliser le temps. Tout en lissant sa moustache en croc, il demanda :

- Où se trouve-t-il, ce corps ?
- Au fond de ma tranchée.
- Votre tranchée ? s'étonna le militaire.
- Oui, ma tranchée ! Si les Boches arrivent jusqu'ici, vous verrez comment je les accueille. Le Bois-Nu, ils ne le passeront pas.
- Et elle est loin d'ici, votre tranchée ?
- Comptez douze minutes de marche.

Les deux hommes attaquèrent la douce pente en direction de la forêt. Santerre, revigoré par ce cadeau du destin, ressentait à peine la fatigue de la montée. À défaut d'être déjà sur place, il pouvait entrevoir la scène du crime par le jeu de l'imagination.

- Comment avez-vous trouvé le corps ?
- Je cueillais tranquillement des champignons. Je suis passé devant ma tranchée. J'y ai jeté un œil, comme toujours, pour vérifier que tout était en ordre, et là j'ai aperçu ce... cette masse rouge — je ne sais pas si je peux appeler ça un corps en fait.

— Pourquoi ?

- Parce qu'il n'en reste rien ! On dirait... On dirait qu'il a été mangé ! Par endroit, on peut même en deviner les os.

Une grimace horrifiée déforma le visage de Santerre — tandis que ses yeux pétillaient de plaisir devant ce cas inédit.

- Mangé ? répéta-t-il. Par des loups ?
- Impossible. Il n'en reste plus un seul dans le Bois-Nu. Ceux que je n'ai pas tués, ils sont morts de faim. De toute

manière, il n'y a pas de traces de crocs sur la dépouille, non. C'est un travail de pro.

— Que voulez-vous dire ?

— Mangé, c'est la première impression que j'ai eue. Mais, en y regardant de plus près, j'ai reconnu le travail d'une lame. Je m'y connais en découpage de bestiaux. Je peux vous dire qu'on lui a ôté les meilleures parties...

Robuchon avait prononcé ces mots avec une moue insensible, comme s'il avait déjà tout vu dans la vie, comme si plus rien désormais ne pouvait le choquer.

Santerre fut immédiatement traversé par un éclair : la veille, avant qu'on ne lui renseignât la vache du vieil éclopé, on l'avait envoyé chez un type louche répondant au patronyme de Guissard. On lui avait affirmé que, à l'occasion, l'individu en question fournissait la région en viande — bien qu'il ne fût ni éleveur ni boucher. C'était un homme propre et poli — peut-être un peu trop pour être honnête. L'officier abhorrait ceux qui profitaient de la famine ambiante pour s'enrichir.

— Commandant, avait gémi le trafiquant sous la menace d'une arme, épargnez-moi ! Je vous jure sur la tête de mes enfants qu'il ne me reste pas le moindre bout de gras ! D'autres sont passés avant vous...

— Vous ne perdez rien pour attendre, vaurien ! avait répliqué Santerre en faisant demi-tour. Je rédigerai un rapport minutieux sur vos activités suspectes. Des militaires moins cléments que moi viendront vous rendre visite.

— Je vous en prie ! avait imploré Guissard. Je... Je suis de bonne foi. Je devrais être fourni prochainement, demain peut-être. Je vous en tiendrai averti. La patrie avant tout !

Les premiers arbres du Bois-Nu stoppèrent net la lente marche — et les réflexions — du commandant. Malgré leur dépouillement automnal, ils endiguaient la progression de la lumière. L'enchevêtrement de leurs multiples branchages dessinait une trame lugubre au-dessus des deux visages creusés. Au loin, une armée de troncs semblait à l'affût du moindre faux pas.

— Alors ? s'impatienta Robuchon en se retournant.

— Une minute, temporisa Santerre en portant la main à son ceinturon. Ne risquons-nous pas une mauvaise rencontre ?

— Remballez ça... Le meurtrier a vite déguerpi, c'est moi qui vous le dis !

— Vous paraissiez sûr de vous...

— Et pas qu'un peu ! Quand j'ai découvert les restes, un élément a attiré mon attention : de la terre recouvrait ses tibias. J'en ai conclu que le coupable m'avait entendu approcher, que je l'avais surpris pendant qu'il enterrait la preuve de sa forfaiture. J'ai scruté les environs durant cinq minutes. S'il se trouvait encore là, je l'aurais déniché, croyez-moi. Je connais le moindre tronc et tous les angles de tir qu'offre la forêt... Ça vous rassure ? On peut poursuivre ?

— N'aurait-il pas pu monter dans un arbre ?

— Vous les avez bien regardés ? C'est l'automne, tonnerre ! Je ne l'aurais pas manqué ! Vous me prenez pour un bleu, ou quoi ?

Les deux maigres silhouettes s'enfoncèrent lentement dans le Bois-Nu. Leurs pas faisaient gémir les feuilles mortes qui jonchaient le sol. Pas un oiseau ne chantait. Pas un arbre ne craquait. On aurait dit que les marcheurs étaient les seules

créatures encore vivantes dans ce paysage de désolation. Leur trajectoire était toujours entravée, ici par un tronc, là par un buisson ; aussi zigzaguaient-ils comme des ombres dans un labyrinthe.

Santerre s'était tu. Il réfléchissait. Quelque chose le turlupinait. Ses yeux s'éclairèrent. Il poussa un cri de joie. Les vieux réflexes étaient bien de retour !

— Dites-moi, Robuchon, le corps, vous l'avez *vu* découpé, n'est-ce pas ?

— Comme je vous vois !

— Il était nu, donc ?

— Parfaitement !

— Pourtant, tout à l'heure, quand vous m'avez annoncé la nouvelle, j'ai cru comprendre que vous parliez d'un militaire.

Le vieil homme s'arrêta, se retourna et jeta un œil noir au commandant.

— C'en est un, tonnerre, comme je vous le dis !

Il reprit sa route ; Santerre le suivit.

— Que justifie votre certitude ?

— Son uniforme, tiens ! s'exclama l'unijambiste. On l'a mis à côté du cadavre, dans ma tranchée.

Santerre fronça les sourcils. Le corps était frais, d'après les dires du vieillard. Or, le seul bataillon présent dans la région était le sien. S'agissait-il d'un de ses hommes ? Il se replongea dans ses souvenirs immédiats. Pas un n'avait manqué à l'appel ce matin. Après le festin de mi-journée, le sergent Huez s'était bien proposé d'aller travailler Guissard en vue du repas du lendemain, mais le commandant, qui se réservait le trafiquant, lui

avait formellement interdit de quitter le campement. Son jeune et fougueux subordonné avait-il contrevenu aux ordres ?

— Vous savez comment il a été tué ? demanda Robuchon avec malice.

— Non, répondit le commandant, intrigué. Au ton de votre question, je suppose que vous ne l'ignorez pas. Impacts de balle sur le corps ?

Pour la première fois, l'unijambiste sourit — et dévoila la flopée de dents sauvages que le bon Dieu avait bien daigné lui laisser.

— Il a été égorgé, souffla-t-il.

Ensuite il se tut, comme s'il attendait la question de Santerre pour étayer son propos. Celle-ci tomba aussitôt :

— Comment le savez-vous ?

— Il y a de nombreuses projections de sang sur le haut de l'uniforme. Elles proviennent de la gorge. La conclusion s'impose d'elle-même.

Le commandant jaugea son vis-à-vis. L'esprit de déduction du vieil éclopé le surprenait. Derrière l'aspect rustre et miteux se terrait un individu à l'intelligence vive, un individu qui — Santerre fronça les sourcils à cette seule idée — pouvait le concurrencer, voire lui faire ombrage dans l'enquête en cours. L'officier se targuait d'avoir résolu, voici quelques années, l'affaire Prégentil et le mystère du pendu des Ardennes ; l'idée que le modeste René Robuchon pût solutionner le crime avant le fameux Aristide-Léon de Santerre l'indisposait. De l'assistance, oui ; de la concurrence, non. Il lui fallait à tout prix en savoir plus pour avancer dans son cheminement intellectuel.

— On approche, lança un Robuchon subitement sur ses gardes.

Le fermier avait perdu de sa superbe. Il avait beau fanfaronner, on le sentait préoccupé. Il ne pouvait empêcher ses yeux perçants de scruter nerveusement l'environnement. Santerre porta machinalement la main droite à son ceinturon, prêt à dégainer en cas de danger.

— Cet uniforme, chuchota-t-il, décrivez-le-moi.

— C'est un bleu comme le vôtre, je dirais, mais sans certitude, à cause du sang.

— A-t-il des épaulettes ou des pattes de collet ? Le couvre-chef, à quoi ressemble-t-il ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? Vous m'en demandez trop, tonnerre ! Vous croyez que j'ai touché à ces saloperies ?

L'officier fit la moue. Ces renseignements ne l'avançaient guère. Tous ses hommes portaient un veston bleu horizon. Le cadavre du Bois-Nu pouvait être un simple fantassin comme un sergent. L'hypothèse Huez tenait toujours la route.

De sa main gauche, Santerre retroussait fébrilement sa moustache. Ah ! Qu'il lui pressait d'être confronté au corps ! Le visage du mort lui permettrait sans doute d'y voir plus clair !

Devant lui, Robuchon, handicapé par sa jambe de bois, boitait de plus en plus ostensiblement. La marche raidissait ses mouvements. À chaque foulée, ses cuisses rachitiques imprimaient un court instant leur forme sépulcrale sur son large pantalon de soie.

— C'est là ! souffla-t-il enfin en indiquant un monticule de terre et de feuilles rousses quelques enjambées au-delà.

C'était donc ça, sa tranchée ? Le commandant avait imaginé une cavité longue d'une dizaine de mètres au moins, capable de protéger une vingtaine d'hommes. Il n'en était rien. Comment avait-il pu croire que le vieil unijambiste eût pu creuser sur plus de trois mètres ?

Quatre gros arbres ridés par les siècles entouraient le trou. Aux alentours, la nature se taisait craintivement. Seul un tonneau en bois, excentré, rappelait que Robuchon avait civilisé l'endroit.

— Il est au fond, je présume ? demanda Santerre, excité, en dépassant l'éclopé.

— Où voulez-vous qu'il soit ? grogna le fermier.

L'officier allait enfin savoir. Focalisé sur la tranchée, il avançait, au rythme des percussions qui faisaient trembler ses tempes, et se rapprochait de sa cible, au point de pouvoir humer l'odeur si caractéristique qui enveloppait les crimes de sang. Quand il s'apprêtait à affronter le masque de la mort, ses sens s'éveillaient toujours, instinctivement. Il cligna des yeux une dernière fois et respira profondément. Alors, il baissa son visage émacié vers la terre creusée et la solution de l'énigme.

Ce fut plus qu'une surprise : un choc. Le commandant s'attendait à tout, sauf à ça. Sous ses pieds, la béance ne renfermait ni corps ni uniforme. Seul un vide paralysant lui faisait face. Le meurtrier était-il revenu pour faire disparaître le cadavre de sa victime ?

Ce n'est que lorsqu'il sentit la froideur de la lame déchirer sa gorge que Santerre comprit que les restes dépecés, gisant dans ce trou inhospitalier qui ne demandait qu'à être rebouché, allaient en réalité être les siens.

Trois entrecôtes, un humain et un cheval contre une vache...
Robuchon y perdait au change, mais, de son point de vue,
c'était mieux que rien. Après tout, ne lui avait-on pas forcé la
main ?